

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 30

Artikel: La Grande-Chartreuse : (fin)
Autor: Michon, Oscar
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190495>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'accroissement de certaines villes du centre et de l'ouest est presque fantastique. En 1829, Chicago comptait 30 habitants ; en 1863, 150,000 ; en 1882, 502,000. Le recensement de 1890 nous la montrera, sans aucun doute, très voisine du million. Millwaukee, du Wisconsin, dont le premier habitant blanc fut un Français, Salomon Juneau, n'était, en 1835, qu'une pauvre bourgade de 275 habitants. En 1850, elle en comptait 19,873 ; en 1860, 45,286. Aujourd'hui, devenue grande ville d'industrie et de commerce, elle en compte plus de 140,000. Elle est peuplée surtout d'Allemands, qui ont organisé là-bas des écoles, des gymnases, une Université florissante, et qui ont surnommé Millwaukee « l'Athènes allemande de l'Amérique. » — Pittsburg n'était qu'un petit village en 1816, lorsque Fulton lança le premier bateau à vapeur sur l'Ohio. Il comporte aujourd'hui, avec le faubourg d'Allegheny, plus de 200,000 habitants, presque tous employés dans de grandes usines métallurgiques.

Saint-Paul, capitale du Minnesota, avait 10,000 habitants en 1860 ; aujourd'hui, cette ville en compte près de 170,000. — Les larges rues de Saint-Paul présentent un curieux spectacle les jours de marché. On y rencontre les nationalités les plus diverses. Outre le Saxon, le Danois et le Normand, les Anglais, les Ecossais y figurent au premier rang. Dans tous les métiers on trouve des Allemands industrieux, économes et dont les affaires prospèrent. Les Hollandais font de bons jardiniers ; les fermiers se recrutent surtout parmi les Norvégiens. Le Chinois, de même que le nègre, se place dans les maisons, où il rend d'excellents services. Des Indiens des deux sexes, les uns vêtus de couvertures et chaussés de mocassins, les autres portant des costumes moitié civilisés, moitié sauvages, vendent, suivant la saison, des peaux, du gibier, de la volaille ou des œufs. Voilà l'image d'une grande ville de commerce. Or, à 15 minutes de tramway de St-Paul, on trouve Minneapolis, aussi peuplée que sa voisine.

La Grande-Chartreuse.

(Fin)

Les femmes ne sont point admises à visiter le couvent ; une petite maison tenue par des religieuses est chargée de leur offrir l'hospitalité.

Après la visite du couvent, un guide conduit le touriste au Grand Som.

Le Grand Som, qui domine le couvent, a 2,033 mètres de hauteur ; de cet observatoire, par un jour calme, la vue est splendide. On aperçoit d'abord, à plus de 1,000 mètres au-dessous, comme au fond d'un abîme, le couvent qui a l'air d'un château moyen-âge. Au loin, on voit le Rhône ; au delà, les montagnes du Forez et de l'Ar-dèche ; à l'est toute la chaîne des Alpes depuis l'Obion, le Pelvoux, le Saint-Bernard, le Mont-Blanc ; au nord le Mont-du-Chat, Chambéry, le lac du Bourget, la vallée du Rhône et les montagnes du Jura.

Il s'agit de partir maintenant, de retourner à Grenoble. Nous avons pris par Saint-Laurent-du-Pont en venant ; nous prendrons la route du Sappey, c'est la plus pittoresque ; elle est longue, déserte, fatigante, mais qu'importe ? on ne voyage pas pour se reposer.

La veille, nous avons commandé les mules, et le matin à six heures, nous entendons résonner des grelots ; c'est le moment.

Frère Gérélysme nous fait servir à la hâte une petite collation composée de laitage et de fruits, avec l'inévitable verre de chartreuse ; nous enfourchons les montures, et fouette, muletier ! nous voilà partis.

D'abord on longe les murs du couvent, qui disparaît derrière les grands sapins. Adieu, asile de paix, adieu,

sainte demeure, quand nous reverrons-nous ? Pussions-nous goûter dans le monde la tranquillité que nous avons entrevue un instant derrière votre enceinte !

Une demi-heure après on rencontre le village de la Correrie, et puis c'est fini, nous allons marcher pendant cinq heures sans rencontrer une habitation ; si, pourtant, vers onze heures, au moment du déjeuner, une cabane de bergers, qui se rencontre là comme par hasard, s'offre à nos regards enchantés.

Les mules marchent d'un pas lent, égal, mesuré, sans prendre garde aux précipices qu'elles côtoient d'un pied ferme, assuré. Nous revoyons de hautes montagnes, une nature splendide, grandiose, imposante, où l'âme émue s'élève vers le Créateur ; mais la fatigue de rester à califourchon, ballotté pendant quatre heures, nous fait désirer un peu de repos, et c'est avec joie que nous voyons enfin la cabane annoncée par les muletiers.

Naturellement, il n'y a rien à manger ; c'est une petite surprise qui cause un moment d'anxiété : songez donc, au milieu d'un désert, on n'était pas prévenu, tant de monde ! (car il y a bien toujours une douzaine de touristes).

Heureusement, on trouve des œufs, du lard, du fromage, du lait, du vin et du café ; ce n'est pas trop mal. Chacun se met à l'ouvrage ; l'un bat les œufs, l'autre fait revenir le lard, un troisième prépare le café, et voilà un repas succulent trouvé dans un réduit où un quart d'heure auparavant il n'y avait rien à se mettre sous la dent.

Suffisamment lestés, nous nous remettons en route un peu plus alertes.

Encore quelques montées, encore quelques descentes, et nous apercevons une rivière qui coule à nos pieds : c'est l'Isère ; nous arrivons bientôt à Grenoble, nous traversons la ville en caravane, nous nous arrêtons sur une petite place, nous quittons nos montures, et tout le monde se sépare en promettant bien de revenir un jour ou l'autre à la Grande-Chartreuse.

Oscar MICHON.

Coupez la queue du chat.

Tel est le titre d'une réclame charmante, lancée dans les journaux, en ces termes, par un imprimeur de New-York :

« A notre époque de « *presse*, » il n'est pas surprenant de voir des gens s'ingénier à épargner le temps.

Un important industriel de New-York, qui estime son temps à tant la seconde, possède un chat maltais dans son bureau et qu'il aime beaucoup. Un jour qu'il ouvrait la porte pour permettre à son chat de sortir, il fut frappé de ce qu'il était obligé de perdre la moitié du temps pour laisser passer la queue du chat ; il se mit alors à faire un calcul qui lui donna les résultats suivants : il ouvrait la porte au moins dix fois par jour, soit pour faire sortir ou rentrer le chat, cela lui prenait une minute chaque fois et cela pendant trois cents jours ouvriers, il trouva donc qu'il était resté avec le bouton de porte à la main pendant cinquante heures par an, soit *cinq grands jours de travail !* et rien qui l'indemnise !

Il ordonna immédiatement à son garçon de couper la queue de son chat, et désormais il put ouvrir et refermer la porte en un clin d'œil, sans risquer de blesser le chat et sans perte de temps appréciable pour lui-même.

Cela n'est qu'un exemple. Encore un autre cas de la sagesse de cet homme : quand il a des imprimés